

Graines de folies, moissons de délires

Les 1001 années de la nostalgie *de Rachid Boudjedra*

Seeds of Madness, Harvest of Delirium

Les 1001 années de la nostalgie *by Rachid Boudjedra*

Pr Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de l'Enseignement Intensif des Langues, Université Hadj Lakhdar Batna 1 (Algérie), incipit_sad@yahoo.fr

Date de soumission : 11.02.2023 – Date d'acceptation : 13.02.2023 – Date de publication : 20.02.2023

Résumé — À vouloir recenser les nuances de la folie et les expressions la désignant, on se heurte à une vaste aire sémantique et conceptuelle, articulée sur des limbes d'ombres et d'incertitudes. Les mots les plus significatifs, les plus évidents, ceux porteurs de sens profonds et d'espoirs de rédemption, sinon de conquêtes, finissent dévoyés par tant d'usages profanes, qu'ils ne signifient plus rien, devenant ainsi de confortables abris pour les sans domiciles fixes de la réflexion et les foules.

C'est assurément le cas du terme folie qui devient omniprésent et exprime tant d'états, résultat d'une utilisation abusive, lorsque l'on scrute les dysfonctionnements et les excès des humains qui semblent atteints de démences majeures et irrémédiables. La première mort, selon les traditions monothéistes, est un fratricide. Et à l'examen attentif de l'état du monde, tout donne à croire que la dernière sera un engoutissement phénoménal. L'Atlantide, mythe ou réalité, devrait donner à réfléchir aux êtres censés être sensés. Devant ce délabrement moral et naturel, devant cet aveuglement, cette inconscience généralisée, il ne resterait plus que les écrivains, les gardiens de tous les temples et les remparts ultimes contre toutes les atrocités qui pourraient dénoncer et désamorcer les déflagrations annonçant les cataclysmes.

Mots-clés : littérature, folie, délire, réification, absurde.

Abstract — In wanting to identify the nuances of madness and the expressions designating it, we come up against a vast semantic and conceptual area, articulated on limbo of shadows and uncertainties. The most significant, the most obvious words, those carrying deep meanings and hopes of redemption, if not of conquest, end up distorted by so many profane uses that they no longer mean anything, thus becoming comfortable shelters for no fixed abodes of reflection and crowds. This is certainly the case with the term madness, which becomes omnipresent and expresses so many states, the result of misuse, when one scrutinizes the dysfunctions and excesses of humans who seem to be suffering from major and irremediable dementia. The first death, according to monotheistic traditions, is fratricide. In addition, on careful examination of the state of the world, everything suggests that the last one will be a phenomenal engulfment. Atlantis, myth or reality, should give food for thought to supposedly sensible beings. Faced with this moral and natural decay, faced with this blindness, this generalized unconsciousness, there would remain only the writers, the guardians of all the temples and the ultimate ramparts against all the atrocities that could denounce and defuse the explosions announcing the cataclysms.

Keywords: literature, madness, delirium, objectification, absurd.

<https://journals.univ-ouargla.dz/index.php/Paradigmes> / <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/646>



Paradigmes : vol. VI- n° 01 - janvier 2023

Ce travail est disponible sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Introduction

Lors de ces temps primaux, durant ces époques des héroïques chasseurs-cueilleurs, la folie existait-elle ? À question primordiale, improbable réponse sans doute. Mais une certitude émerge cependant. Une vérité affreusement irréfutable s'impose. La folie est omniprésente de nos jours. Le terme est associé à presque tout et surtout à tous. Car ne l'oublions pas la folie demeurera toujours l'apanage des humains. L'amour, la douceur, le rire, l'espoir, la joie, le projet, la grandeur, les dépenses, la vitesse, la furie, la rage... peuvent être fous. Ou le devenir. Ce qui n'arrange rien.

Et que serait cette frénésie destructrice anéantissant toutes les valeurs et des pans entiers de l'environnement et de la vie, pervertissant des structures et des cycles que la nature a mis des millions d'années à systématiser ? – si ce n'est une irrémédiable folie collective.

L'un des écrivains ayant traité scientifiquement, si l'on peut dire, de la folie est André Soubiran dans son roman *L'île aux fous*. Roman réaliste, linéaire, chronologique, documentaire sur la folie, simulée par Jean Lacombe, héros et porte-parole en quelque sorte de l'auteur, médecin de son état, donc techniquement arrimé, érudit. Sain d'esprit, il évolue dans les arcanes de cette pathologie du discernement, en apparence la même mais jamais vraiment la même, tant les caractères et les causes de ces désordres mentaux varient d'une personne à une autre. Devant tous les experts auxquels il doit faire face, ce héros, fou par choix stratégique, se rend cependant compte de son état :

« À chaque nouveau geste de l'homme à la blouse blanche, j'avais un peu plus le sentiment d'une dépersonnalisation inexorable. "Aliéné, pensai-je, signifie étymologiquement étranger, autre... Ne suis-je pas en train de devenir vraiment un étranger à moi-même et un étranger parmi les hommes ?" Cette perspective m'accabla » (Soubiran, 1955, p. 21).

Plus loin, comme pour confirmer cette pensée insidieuse, il dira avec une résignation douloureuse, devant la certitude implacable du diagnostic des psychiatres, donc du succès de son infortunée imposture :

« Au bout de quelques jours, je cessai de regarder par la minuscule fente. J'avais le sentiment écrasant d'être au centre d'un cercle qu'il me serait désormais impossible de briser, d'un cercle à jamais refermé sur un univers de désolation et de silence. Au-delà du petit mur, comme une planète inaccessible, continuait le monde vivant » (Soubiran, 1955, p. 70).

1. À auteur terrible, héros surhumain

Comme les écrivains ont pour vocation de traiter de tout. De ce qui a été. De ce qui est. De ce qui sera même. De ce qui relève de la fiction la plus imaginative. De l'ineffable. De l'indicible. Des tréfonds les plus sombres des humains. De leurs exploits les plus glorieux. Des tristesses les plus insondables. Des joies les plus étincelantes. La parole est donnée à Rachid Boudjedra, l'enfant terrible de la littérature algérienne, l'espace de cette exploration de la

folie et du délire à fleur de texte dans *Les 1001 années de la nostalgie*, roman dense, s'épandant sur l'histoire, et les chimères, les invariants culturels d'une société en crises perpétuelles.

Mais Rachid Boudjedra, en plus d'une satire féroce pensée, construit un roman ardu et dense, constituant une synthèse tourmentée de tous les genres littéraires. Épopée, tragédie, comédie, fable étendue, vaste poème névrotique, roman, grandiloquente parodie, sont autant de facettes possibles et identifiables dans *Les mille et une années de la nostalgie*. Érasme affirme que la satire serait une forme de détecteur de mensonge, sinon de culpabilité. Une sorte de penthotal artistique que quelques rares écrivains ont le privilège et le savoir de l'instiller aux sociétés et aux humains qui les composent, souvent confortablement et durablement installés dans leurs pathétiques hypocrisies, d'abord envers eux-mêmes. Ainsi il voit qu' :

« une satire qui n'excepte aucun genre de vie ne s'en prend à nul homme en particulier, mais aux vices de tous. Et si quelqu'un se lève et crie qu'on l'a blessé, c'est donc qu'il se reconnaît coupable, ou tout au moins s'avoue inquiet »
(Érasme, 1958, p. 7).

Répondant doublement à Érasme, Rachid Boudjedra, avec la puissance de l'écriture qui le caractérise, avec une verve solide et permanente, brise la linéarité, la chronologie, la pente commune aux récits réalistes, pâles reflets de la vie, souvent végétative et pauvrement logicienne, et introduit un rythme forcené, une fixation obsessionnelle, une histoire folle, un texte délirant. Selon l'auteur de *l'Éloge de la folie*, on doit « *accorde[r] aussi aux fous une qualité qui n'est pas à dédaigner : seuls, ils sont francs et véridiques. Et quoi de plus louable que la vérité ?* » (Érasme, 1958, p. 73)

Érasme, en expert des travers humains, et des affirmations des écrivains, cite Virgile, pour montrer l'étendue sémantique de la folie et ainsi cautionner toutes les productions où celle-ci, dans l'une de ses acceptions, représente une charpente très solide pour une œuvre. Et à plus forte raison, une œuvre littéraire de Rachid Boudjedra : « — *Eussé-je cent langues, cent bouches et une voix d'airain, je ne pourrais dénombrer toutes les sortes de fous, ni tous les noms de la folie* » (Érasme, 1958, p. 87).

Et comme la fiction ne relève point du mensonge, la jonction est méthodologiquement fructueuse entre, d'une part la folie, et d'autre part une œuvre dense, opaque, tumultueuse de textures, infinie de références, interminable de réseaux sémantiques, sémiotiques, culturels, philosophiques et surtout historiques. Sans oublier que la vérité n'est pas nécessairement monolithique et unanime, authentiquement vérifiable, la même pour tous. Mais trêve de divagations, qui peuvent mener à la folie. Il s'agissait justement de l'éviter en la soumettant à raisonnement. Si tant est qu'il existe un raisonnement sans une graine de folie.

Rachid Boudjedra écrivain iconoclaste, sinon corrosif, dans un texte éblouissant de densité, pulvérise une histoire séculaire, bâtie sur une folle crédulité. Celle de peuples entiers, embourbés dans les poussières épaisses des chimères. Dans cette Manama mythique, il actionne les leviers spiroïdaux d'un récit où le délire est omniprésent. Et donc la schizophrénie à fleur de texte. Tout au long des *1001 années de la nostalgie*.

Dans ce roman, Rachid Boudjedra opère un écart maximal entre le début et la fin de son roman pour y faire tenir autant de folies, autant d'utopies que possible, devant des

promesses difficiles à tenir, devant des aubes qui tardent à venir. Rarement la phrase d'ouverture et la phrase de clôture ont eu un répondant aussi profond et aussi transcendant.

« S. N. P. Mohamed était tellement méfiant qu'il s'était toujours arrangé pour ne pas laisser traîner son ombre derrière lui, quelle que soit la position du soleil, quelle que soit l'heure » (Boudjedra, 1979, p. 9).

Cette phrase d'ouverture, à la force de frappe sémantique redoutable, trouvera une résonnance à sa mesure dans cette phrase de clôture :

« L'autre, imperturbable, exécutant d'une routine oxydée, l'aurait regardé d'un air quelque peu torve et dans un écho prolongé, aurait répondu avec les mots impalpables du dérisoire et de la déraison, qu'il faudrait trouver deux témoins qui ont – personnellement – connu ce fameux ancêtre » (Boudjedra, 1979, p. 399).

Le fameux ancêtre n'est autre que *Ibn Khaldoun* et le lien de parenté prétendu que S. N. P. Mohamed aurait avec lui est définitivement détruit par cette nuisible attitude bureaucratique qui exige deux témoins remontant à la fin du 13^e Siècle pour enregistrer un nom, une identité, une existence. Quoi de plus fou, de plus délirant qu'un tel état de bêtise, de décrépitude, de dilution d'une civilisation entière, autrefois livresque et aujourd'hui bureaucratique, enfouie sous des tonnes de formulaires réifiant, carcéraux, relevant plus de l'asile que des bibliothèques jadis et naguère fleuries.

Tout le projet, toute la quête, l'entière obsession, tout l'élan existentiel de S. N. P. Mohamed se voit non seulement bloqué, pulvérisé, mais surtout confronté à la conviction sans pareille de la certitude bureaucratique.

Dans cette cité mythique, enfouie sous les poussières de tous les oublis, la dissipation de tous les repères est savamment orchestrée par Rachid Boudjedra, plus enfant terrible que jamais. Il sème des nodosités sans fin, tissant un texte où le temps, l'espace, l'action sont anéantis dans un enchevêtrement inouï de délires et de faits fantasques, insolites, démesurément excentrés. Tournant sans cesse autour d'un axe fuyant de monologues, de réflexions, de faits historiques extraits des stratifications désordonnées par les perpétuels cataclysmes séculaires de la mystification de l'Histoire, ce récit évite habilement d'en être un, ballotte S. N.P. Mohamed et le lecteur à sa suite, dans un labyrinthe de délires, sans jamais affirmer de faits tangibles, tant l'atmosphère est vaporeuse, et les réalités évanescences.

Sans doute faudrait-il écrire *1001 articles* pour cerner un tant soit peu ce roman de la démesure. Ce qui relèverait de la folie. Umberto Eco, brillant sémioticien, auteur extrêmement érudit et fécond a-t-il compris cela, lui qui a affirmé avoir été l'hôte durable de Sylvie de Gérard de Nerval pendant longtemps. De son propre aveu, il consacra à cette nouvelle quarante-cinq ans et la soumettra à de multiples analyses avec ses étudiants, dans plusieurs universités prestigieuses. Que dire alors d'un roman de 400 pages, dont le projet initial est de mettre en déroute les lecteurs les plus avisés.

Pour commencer un travail substantiel, et pragmatique, il faudrait éviter la facilité de rappeler l'évidente allusion aux incontournables *Mille et une nuits*, récit fabuleux où toutes les mystifications sont délibérées et ouvertement contées. L'œuvre demeurera toujours une grande mystification pour un roi retombé en enfance, si jamais il l'a un jour quittée ! Et une

mystification encore plus grande sur un Orient caricatural et hideux, semblant contenir toutes les tares inguérissables de l'humanité. Et une immense falsification d'un texte anonyme, mais dénaturé, pollué, boursoufflé par des contes entés, des traductions malveillantes et approximatives, des scories herméneutiques et exégétiques capricieuses et subjectives, qui n'ont cessé de regarder cette œuvre dans des miroirs exagérément déformants.

Mais s'agissant de folie, une attitude salvatrice s'offre dans le recensement des passages où cette même folie est nommément citée, sans ambages, sans fioritures, sans dissimulations, sans allusions, sans déguisements. Et de les commenter dans leur relation avec l'ensemble de l'œuvre, si tant est ensemble il y a.

2. 1001 années de récits

Devant cette œuvre dense et opaque, les questions affluent et également les réponses. À chaque détour du texte pratiquement. Cette option objective, permettant d'aller au-delà des généralités, serait donc de regarder attentivement les phrases mentionnant le mot folie. Et ainsi d'accoler aux *1001 années de la nostalgie* de Rachid Boudjedra un vase adjacent mais communiquant, avec l'ambition d'une lecture recherchant l'exploration, l'exploitation, et une forme d'exhaustivité d'une des principales dimensions de l'œuvre.

Dès la page initiale, les habitants de Manama, devant les capacités surnaturelles de S. N. P. Mohamed :

« [...] ne voulaient même pas s'arrêter un instant pour comprendre ce phénomène qui les dépassait tous, par crainte – certainement – de perdre la raison et de s'enliser définitivement dans les marécages herbeux de l'irréel » (Boudjedra, 1979, p. 9).

Et ainsi dressent les décors de la fable où ils évolueront désormais, dans un réel qui n'en est pas un. Rachid Boudjedra assène, avec une fréquence inouïe, et un maillage textuel des plus fins, ces indices sémiotiques relevant de la folie et du délire le plus débridé. S. N. P. Mohamed cumule les pouvoirs paranormaux, accumule les actes étranges et capitalise les savoirs historiques profondément enfouis dans les mémoires volontairement amnésiques des habitants de Manama. S. N. P. Messaouda, la tonitruante mère de Mohamed, pragmatique et efficace, menant d'une poigne ferme et inflexible sa nombreuse progéniture, demeure cependant impuissante devant lui.

« Elle était donc en mauvais terme avec le ciel, attendait qu'il reprenne les choses en main et surtout son fou de fils aîné, avant d'aller rendre visite aux saints qu'elle s'était mise à négliger pour exprimer son courroux et sa déception de voir Dieu se laisser emporter par ses propres crues » (Boudjedra, 1979, p. 38).

Et considère ainsi son fils aîné – le seul à être né seul, car le reste de la fratrie se compose de 18 jumeaux, nés par paire, un garçon et une fille par procréation – comme fou. Folie d'ailleurs corroborée par tous les habitants de Manama.

« Pour s'en débarrasser, elle lui déclarait qu'il avait certainement raison de vouloir connaître le lieu exact où se trouvait la maison d'Ibn Khaldoun, rien que

pour le flatter et l'empêcher de tourner en rond autour de ses cultures, de ses élevages, de ses jumeaux dont elle craignait qu'il ne les contaminât par ses divagations et sa folie reconnues pour authentiques dans tout le village » (Boudjedra, 1979, p. 46).

Même secondée efficacement par cette nombreuse progéniture, exécutant ses ordres avec une obéissance exemplaire, S. N. P. Messaouda, acariâtre et obstinée, encore plus affectée par la mort de l'une de ses filles, n'arrive pas à concilier les paradoxes d'une vie axée sur des désordres, d'abord mentaux et donc comportementaux, faisant de la folie une forme de refuge salvateur. Car à vouloir raisonner devant ce monde de chimères lourdes et opprimentes, les personnages sont condamnés à une réification généralisée :

« Les autres enfants s'étaient mis à sa disposition et l'aidaient au maximum de leurs forces et de leur imagination qu'ils avaient complètement débridée, presque maladivement, tant ils aimaient désaccorder le réel et le priver de ses ressorts pour mieux le déboussoier et le ramollir au point que, devenu une sorte de pâte à modeler, ils le tripotaient à leur guise et en faisaient jaillir les sphères orangées de la folie. Malgré cette tendance, ils s'essouffaient très vite face à l'excès d'activité et à la ténacité avec lesquels la mère élevait entre elle et le fantôme de sa fille un rempart de sable et d'oubli » (Boudjedra, 1979, p. 133).

S.N.P. Messaouda, excentrique, décidée et n'en faisant qu'à sa tête, se retrouve acculée, encore une fois, à la folie, lorsque Keltoum, la benjamine des deux filles du fantoche et corrompu gouverneur de Manama, vient, contrairement à tous les usages et toutes les traditions, demander la main de son fils Hamid. Même très flattée, devant cette situation inédite, et craignant la réaction hostile de ce gouverneur, farouchement ennemi du clan S.N.P., elle tergiversera devant la demande de la fille très émancipée.

« Désarçonnée à la fois et fière du choix de la jeune fille, Messaouda appréhenda quand même de se retrouver toute seule, face à ses épouvantails et à ses leçons d'histoire concrète, répétant comme une possédée les événements et les dates, recommençant à nouveau jusqu'à ce qu'on se décidât à la considérer comme folle et qu'on l'enferma dans un suaire vert brodé de soie blanche » (Boudjedra, 1979, p. 187).

La folie, omniprésente, et, explicitement dite dans le roman, dicte et les attitudes et les actes des protagonistes. Parmi lesquels cette pâle figure des responsables de beaucoup de pays, ce gouverneur de cette Manama, ce Bender Chah, devenu encore plus hargneux envers S.N.P. Mohamed, rusé, et trop intelligent pour être dupé, à cause de l'échec cuisant, de deux projets complètement loufoques. Ceux d'une pluie artificielle providentielle pour la cité desséchée et torturée par la soif. Pluie qui ne tomba jamais. Et d'un iceberg remorqué depuis le Pôle Nord, clément et salvateur, pour la ville, brûlée par un soleil implacable. Iceberg qui n'arriva jamais à bon port, fondu semble-t-il en cours de route, mais dûment payé par l'argent des contribuables de Manama.

« Car lui aussi [S.N.P. Mohamed] était préoccupé par l'épée du Gouverneur qui lui semblait représenter, à la fois, un symbole chargé de terribles arrière-pensées et un jouet coupant entre les mains d'un fou. Surtout qu'il n'était plus seul et qu'on devait dorénavant compter avec l'alliance qui l'obligeait vis-à-vis du roi de Khalijie » (Boudjedra, 1979, p. 190).

Cette même folie, n'est en fait pas l'apanage de ces personnages caricaturaux et symptomatiques d'une société en déliquescence prolongée, en léthargie chronique, elle qualifie même les grands savants que le monde arabo-musulman a vu naître, tel *Al Djahiz*, auteur de plus de deux cents ouvrages, bibliophage invétéré, mort à quatre-vingt-dix ans, écrasé par ses propres livres, dans le basculement accidentel de son immense bibliothèque.

« Là aussi, le destin est inséré dans la structure génétique. Djahiz était fou au point de s'être installé à demeure chez les bouquinistes de Koufa pour lire jour et nuit. Fatal qu'il soit tué par un livre. Écrasé ! On raconte que onze siècles après, on peut toujours voir la trace de son corps sur le sol » (Boudjedra, 1979, p. 198).

D'un point de vue pragmatique et réaliste, dans cette société en rapide régression sur tous les plans, *Al Djahiz* passerait pour fou, vivant à demeure dans une bibliothèque pour lire tout le temps et produire plus de deux cents ouvrages dans une société où non seulement l'on ne lit plus, mais où tenir un livre entre les mains devient un acte rébarbatif et dérangeant et où tout le monde se pose cette question, issue du crétinisme généralisé et ambiant, mais qui, malheureusement, devient de plus en plus légitime et logique : « Lire ! Pourquoi faire ? »

3. Roman de délires, littérature de lucidités

En étendant l'idée, l'existence même d'*Al Djahiz* est-elle envisageable, en ces temps de pléthore démesurée de héros, furtifs et surtout très superficiels dans ce qu'ils font mine de faire, de donner ? Et dans le même ordre d'idées, à ce point déprimant, qui s'échinerait sur les 399 pages des *1001 années de la nostalgie* de Rachid Boudjedra ?

« Les oiseaux imposaient leur loi et pour couronner le tout, les habituels charlatans, guérisseurs, dompteurs et pigeons, fous de Dieu et bonimenteurs de la place de la colline vinrent s'installer à côté de S. N. P. Mohamed, lui jurèrent fidélité et allégeance, l'élisant, du coup, roi de la ruse et génie de la feinte. [...] Il souffla sur Manama un zéphyr d'autre lieu, une crise séraphique, un vent de folie douce très douce » (Boudjedra, 1979, pp. 262-263).

Le charlatanisme et les boniments deviennent donc l'attitude généralisée de toute la cité de Manama, durablement installée dans l'ignorance et le déni total de la raison, autrement plus conciliants, et attitudes convenant à des cités, ayant perdu tous les repères et la valorisation de l'esprit, enclines à l'enlissement dans l'infantilisme des croyances mythiques, mystificatrices, entretenues par des épouvantails de potentats, plus que par des gouvernants conscients de leurs devoirs.

« Au fur et à mesure que la fête se déroulait, l'atmosphère tournait au vinaigre et l'odeur caséuse des marais de la folie et de la déraison commençait à infecter

l'espace. [...] chacun attendait, dans la petite frange de lucidité qui encerclait sa folie, cette fameuse surprise dont avait parlé leur hôte au début de la fête » (Boudjedra, 1979, p. 292).

Même la lucidité des citoyens de Manama se limitait à l'attente naïve de la surprise annoncée par leur gouverneur qui a compris que pour les amadouer, devant les discours moralisateurs et éveilleurs de conscience de S.N.P. Mohamed, les convia à une grande fête et leur promit une grande surprise. Il s'agissait en fait d'une rocambolesque entreprise de cinéma américaine qui allait tourner un film sur les mille et une nuits et qui allait offrir du travail aux habitants, invétérés chômeurs chroniques. Pour une caricature encore plus accomplie, l'auteur donne une explication ironique de la folie manifeste de ce polichinelle de responsable. « *C'était la politique qui l'avait rendu fou* » (Boudjedra, 1979, p. 334). Il s'agit du gouverneur, d'extraction sociale indigente, ayant occupé une fonction ingrate et peu avouable, saisi une chance inespérée, et devint gouverneur, dans ce vaste caravansérail où Manama, chargée d'histoire, figure la décrépitude et le règne de toutes les médiocrités, et où l'accès à ce poste de gouverneur, ouvre logiquement sur la folie des grandeurs, et la folie simplement.

En réalité, Manama, telle que racontée par Rachid Boudjedra, représente une satire microcosmique de nombreuses contrées du monde, dirigées par une engeance de fous. Sinon comment expliquer les grandes guerres, véritables cataclysmes, qui ont semé, qui sèment et qui sèmeront certainement la mort et la désolation sur terre.

« À Manama, c'était clair, les gens avaient dressé jusqu'aux oiseaux pour déjouer les pièges de la nostalgie, de la concupiscence et de l'engluement, parce que le désert n'est pas ce chemin occulte et halluciné dont parlent les voyageurs stupides, mais un lieu où la lumière de l'atmosphère et les trésors du sous-sol rendent les gens fous au bout du deuxième mirage » (Boudjedra, 1979, p. 342).

Rachid Boudjedra énonce, ici, une vérité capitale. Les trésors du sous-sol déclenchent la folie des hommes. Pour preuve, les conflits les plus meurtriers de l'Histoire de l'humanité se sont déroulés durant les deux derniers siècles et ont pour enjeux les ressources naturelles, principalement les énergies fossiles.

« Jusqu'à ce qu'elle rencontrât Mohamed S. N. P. et que, au-delà de son corps, de sa démarche et de la beauté de ses immenses yeux, elle perçût sa folie désastreuse et son originalité stupéfiante » (Boudjedra, 1979, p. 354).

Entremêlant les destins et les cheminements existentiels individuels – principalement ceux du clan S.N.P. – et ceux de la communauté de Manama, Rachid Boudjedra, avec une savante surenchère textuelle et thématique, revient souvent à la folie et les délires qu'elle engendre chez tous les personnages de son roman. Lesquels évoluent dans un monde brumeux ouaté et improbable. Telle est le cas de Dour, la future épouse de S.N.P. Mohamed, de qui elle aura des quintuplés, dépassant tous les espoirs de cette mère acariâtre Messaouda S.N.P. rêvant, pour ses enfants, à une progéniture encore plus nombreuse que la sienne. Dour, femme d'une beauté extraordinaire, indépendante et révoltée, succombera au

charme ensorceleur de S.N.P. Mohamed, l'homme aux capacités surnaturelles, dépassant l'entendement.

« Là n'était pas le problème, car tant que la folie des grands seigneurs les amenait à lapider les femmes et dilapider les richesses des autres, les gens de Manama étaient condamnés à transhumer dans les désastres alcalins [...] du mensonge et de la calomnie ou, à l'ancienne, avec le sable de la haine et de l'arrogance » (Boudjedra, 1979, p. 383).

Cette folie collective est diffusée, entretenue durablement par les grands seigneurs au sein de la population de Manama, dans l'impunité des deux plus grands crimes qui puissent s'imaginer : lapider les femmes et dilapider les richesses des contribuables. Crimes qui maintiendront leurs sujets dans l'ignorance abjecte du déni du droit à la vie, et, la pauvreté, l'indigence chroniques, limon fertile de toutes les concessions, les lâchetés, les bassesses.

« Il était aussi fou que sa mère, mais aussi parcimonieux dès qu'il s'agissait de cette eau-de-vie qui coulait dans les veines et les artères des hommes » (Boudjedra, 1979, p. 389).

Rachid Boudjedra certifie la folie de son improbable héros et le crucifie en quelque sorte dans cette tare, congénitale, et d'autant plus généralisée que S.N.P. Mohamed est un *Sans Nom Patronymique*, donc pouvant être confondu avec n'importe quel citoyen de cette cité, millénaire réceptacle de toutes les dérives engendrant des folies et des délires à l'infini. L'irréremédiable condamnation relève de la fatalité et ainsi, collectivement partagée, de la malédiction.

S.N.P. Mohamed, facétieux, agitateur, impénitent brouilleur de mirages, malicieux, illustre parfaitement l'homme tel qu'il est considéré par Friedrich Nietzsche, cité par Michel Houellebecq : « [...] Nietzsche voyait dans l'homme "l'espèce dont le type n'est pas encore fixé" » (Houellebecq, 2005, p. 382).

Conclusion

Rachid Boudjedra, fidèle à son image d'enfant terrible de la littérature algérienne, élabore une fresque de la démesure et de la métaphore éployée au firmament de l'expression littéraire et du travail scripturaire largement prémédité, et donc très consciemment conçu. Cinquième roman de Rachid Boudjedra après *La Répudiation*, *L'Insolation*, *Topographie idéale pour une agression caractérisée* et *L'escargot entêté*, *Les 1001 années de la nostalgie* constitue le roman de la plénitude, de la maturité, de la maturation artistique. Œuvre de tous les superlatifs, sans réserve, ce roman figurera ou mérite de figurer au panthéon de la littérature universelle.

Rachid Boudjedra, a-t-il été, pour quelque lecteur, rétenteur ou avare de folies ou de délires savoureusement poétiques ? – assurément non. Soyons, en retour, généreux en louanges.

Références bibliographiques

1. BOUDJEDRA, R. (1979). *Les 1001 années de la nostalgie*. Denoël.
2. ÉRASME. (1958[1511]). *Éloge de la Folie*. Classiques Garnier.
3. HOUELLEBECQ, M. (2005). *La Possibilité d'une île*. Fayard.
4. SOUBIRAN, A. (1955). *L'île aux fous*. Kent-Segep.

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Graines de folies, moissons de délires : *Les 1001 années de la nostalgie* de Rachid Boudjedra », *Paradigmes*, vol. VI, n° 01, janvier 2023, p. 27-36.

